

*L'état présent du monde n'est pas une guerre de civilisations. C'est une guerre civile : c'est la guerre intestine d'une cité, d'une civilité, d'une citadinité qui sont en train de se déployer jusqu'aux limites du monde et, de ce fait, jusqu'à l'extrémité de leurs propres concepts. À l'extrémité, un concept se brise, une figure distendue éclate, une béance apparaît.*

*Ce n'est pas non plus une guerre de religions, ou bien toute guerre dite de religions est une guerre intestine au monothéisme, schème religieux de l'Occident et en lui d'une division qui se porte, là encore, aux bords et aux extrémités : sur l'Orient de l'Occident et jusqu'à la brisure et à la béance au beau milieu du divin. Aussi bien l'Occident n'aurait-il été que l'épuisement du divin, dans toutes*

*les formes du monothéisme et que ce soit épuisement par athéisme ou par fanatisme.*

*Ce qui nous arrive est un épuisement de la pensée de l'Un et d'une destination unique du monde : cela s'épuise dans une unique absence de destination, dans une expansion illimitée de l'équivalence générale ou bien, par contrecoup, dans les soubresauts violents qui réaffirment la toute-puissance et toute-présence d'un Un devenu – ou redevenu – sa propre monstruosité<sup>1</sup>. Comment, enfin, être sérieusement, absolument, inconditionnellement athées en étant capables d'en faire sens*

*1. Pas de hasard si les régions du monde qui restent pour le moment plutôt observatrices de la guerre (tout en étant aussi parties prenantes de la mondialisation, pour leur croissance ou pour leur appauvrissement) sont celles où la dialectique ou la déconstruction du monothéisme ne s'est pas exécutée, que ce soit parce que le christianisme (ici, latino-américain) y a structuré autrement la pensée (de manière plus « païenne » comme on dit, ou moins « métaphysique »), ou bien parce que le monothéisme n'a pas pénétré des pensées qui lui sont hétérogènes (Inde ou Chine ne pensent pas, pour le dire grossièrement, selon l'Un, ni selon la Présence). D'une part l'Occident et son auto-épuisement sont répandus partout, et d'autre part cette disparité toujours profonde d'au moins trois mondes dans le monde recèle certainement les chances et les risques de l'avenir.*

*et vérité ? Comment, non pas sortir de la religion – car au fond, c'est déjà fait, et les imprécations des forcenés n'y peuvent rien (elles sont même le symptôme, comme le « dieu » gravé sur le dollar) –, mais sortir du monolithisme de pensée qui est resté le nôtre (simultanément, Histoire, Science, Capital, Homme et/ou leur Nullité...). C'est-à-dire, comment aller au bout du monothéisme et de son athéisme constitutif (ou de ce que l'on pourrait nommer son « absenthéisme ») pour y saisir, au revers de son épuisement, ce qui serait capable de s'extraire du nihilisme, d'en sortir de l'intérieur ? Comment penser le nihil sans le retourner en monstruosité toute-puissante et toute-présente ?*

\*

*La béance qui se forme est celle du sens, de la vérité ou de la valeur. Toutes les formes de fracture et de rupture, sociale, économique, politique, culturelle, ont dans cette béance leur condition de possibilité et leur schème fondamental. On ne peut pas l'ignorer :*

*l'enjeu primordial doit être pris comme un enjeu de la pensée, y compris lorsqu'il s'agit de ses implications les plus matérielles (de la mort par le sida en Afrique ou de la misère en Europe ou des luttes pour le pouvoir dans les pays arabes, par exemple, entre cent exemples). La stratégie politique et militaire est nécessaire, la régulation économique et sociale l'est, l'obstination dans l'exigence de la justice, la résistance et la révolte le sont aussi. Mais il faut pourtant sans répit penser un monde qui sort, de manière lente et brutale à la fois, de toutes ses conditions acquises de vérité, de sens et de valeur.*

*L'énorme déséquilibre économique, c'est-à-dire le déséquilibre de la vie, de la faim, de la dignité, de la pensée, est le corollaire du développement d'un monde qui ne se reproduit plus (qui ne reconduit plus ni sa propre existence ni son propre sens) mais qui produit une illimitation de sa propre mondialité, telle qu'elle semble ne pouvoir qu'imploser ou exploser : car au centre de l'illimitation se creuse un écart qui n'est autre qu'une inégalité du monde à lui-même, une impossibilité*

*de se doter de sens, de valeur ou de vérité, une précipitation dans l'équivalence générale qui devient progressivement la civilisation comme œuvre de mort. Non pas seulement une forme de civilisation, mais la civilisation, l'histoire de l'homme peut-être et peut-être avec elle celle de la nature. Et pas d'autre forme à l'horizon, ni nouvelle ni ancienne.*

*De part et d'autre on veut bander la plaie avec les oripeaux habituels : dieu ou argent, pétrole ou muscle, information ou incantation, ce qui finit toujours par signifier une forme ou une autre de toute-puissance et de toute-présence.*

*Toute-puissance et toute-présence, c'est toujours ce que l'on requiert de la communauté ou ce que l'on va chercher en elle : souveraineté et intimité, présence à soi sans faille et sans dehors. On veut l'« esprit » d'un « peuple » ou l'« âme » d'une assemblée de « fidèles », on veut l'« identité » d'un « sujet » ou sa « propriété ».*